

LA TRIBUNE DES PEUPLES

ABONNEMENTS.	Un an.	Six mois.	Trois mois.	Un mois.
PARIS.	24 fr.	12 fr.	6 fr.	2 fr. »
SEINE.	28 »	14 »	7 »	2 » 50
DÉPARTEMENTS.	32 »	16 »	8 »	3 »
ÉTRANGER.	32 »	16 »	8 »	» »

JOURNAL QUOTIDIEN.

ANNONCES.

Une à neuf fois dans un mois, la ligne.	» fr. 80 c.
Dix fois dans un mois.	» » 50
Réclames.	» » 2
Faits divers.	» » 3

Tout ce qui concerne l'Administration et les abonnements doit être adressé à l'Administrateur du journal.

BUREAUX : RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, N^o 7.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé au Rédacteur-Gérant. — Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Pacte fraternel avec l'Allemagne ; Affranchissement de l'Italie ; Reconstitution de la Pologne libre et indépendante.

(Ordre du jour de l'Assemblée nationale du 23 mai 1848.)

POLITIQUE GÉNÉRALE.

PARIS, 20 MAI 1849.

Les nouvelles qu'on nous apporte des départements rendent plus probable d'heure en heure le résultat définitif du scrutin en faveur des candidats socialistes.

Ce résultat, nous l'avions prévu depuis longtemps ; la réaction a tout fait pour le rendre inévitable.

Nous le disions il y a quelques jours, la violence irrite, l'exagération conduit les partis à leur perte, la persécution n'a jamais converti personne ; elle est au contraire le meilleur moyen de propagande.

Quatre mois ont suffi à la réaction pour montrer son impuissance et pour désabuser le pays ; il semble qu'elle ait eu depuis le 10 décembre un bandeau sur les yeux, tant elle a couru en aveugle à l'abîme qui devait l'engloutir.

Qu'ont fait les Orléanistes pour le pays ?

Ils avaient rendu la République responsable des gaspillages de la monarchie, et, grâce à leurs calomnies maladroites, la France sait maintenant qui a proposé la banqueroute !

Ils avaient compté sur l'armée ; ils l'avaient inondée de brochures, de journaux orléanistes et de contre-poisons de toute espèce, et l'armée les repousse, l'armée ne voit plus en eux que les bourreaux de la République romaine.

Ils tonnaient contre les 45 centimes ; ils s'apitoyaient sur le sort des campagnes, et l'on a pu juger de la sincérité des défenseurs du milliard d'indemnité.

Ils ont tout fait pour exciter à l'émeute ; ils ont ressuscité les assommeurs et la terreur blanche, la loi des suspects et les visites domiciliaires, et le Peuple a répondu à leurs provocations par le calme de la force.

Il savait que son heure était près d'arriver.

Ils ont crié contre les violences des démocrates ; ils les ont accusés de rêver le sang et la guillotine, et leur parti a tendu à Ledru-Rollin le plus lâche des guet-apens.

Ils ont redit à satiété que les élections de mai, faites sous la pression des commissaires, n'étaient pas l'expression de la volonté du Peuple, et voilà qu'un de leurs ministres fait du télégraphe l'instrument de sa politique électorale, et, par une manœuvre infâme, fausse à la face

de la France l'expression du suffrage universel.

A tout cela qu'a donc gagné la réaction ? L'infamie dévoilée des banquiers agioteurs lui a désormais aliéné la bourgeoisie honnête et laborieuse.

Les violences de MM. Bugeaud et Changarnier, l'expédition d'Italie aussi impopulaire que déshonorante ont indigné l'armée et révolté tous ceux qui ont encore au fond du cœur quelque sentiment d'honneur français.

Les contre-poisons orléano-légitimistes de la rue de Poitiers, les pamphlets trempés de fiel réactionnaire, les mensonges et les calomnies des défenseurs stipendiés de la société ont éclairé le peuple des campagnes sur les véritables projets des prétendus partisans de l'ordre. Aujourd'hui l'heure est venue où ils vont recueillir le fruit de leurs menées, l'heure est venue où le bon sens populaire va faire justice de la fausse politique du ministère et des violations de la constitution.

La manœuvre de M. Léon Faucher n'aura qu'un seul résultat : elle enlèvera leur autorité morale aux élus des départements où le coup a réussi, et laissera à tous les partis la ressource de dire encore : l'Assemblée législative ne représente pas le véritable sentiment de la France.

Nous n'aurons donc pas, il faut s'y attendre, une solution définitive ; mais nous y marchons à grands pas ; encore quelque temps, et les masses seront suffisamment éclairées pour que le suffrage universel ne soit une fiction pour personne. Un mauvais choix se répare et le Peuple est patient.

Le point principal, c'est qu'il a jugé la réaction et que son règne est décidément fini. C'est en vain qu'elle emprunterait encore l'arme du mensonge et de la calomnie pour ramener la nation au culte du passé. Les hommes qui sont au pouvoir ont perdu tout prestige. L'expérience a coûté assez cher pour qu'on en garde longtemps le souvenir.

Depuis cinq mois que la réaction triomphe et gouverne, elle a travaillé à se rendre aussi impopulaire que la monarchie de Louis-Philippe après l'indemnité Pritchard. Elle a perdu pied à pied, par son exagération, tout le terrain qu'elle avait gagné par les fautes du gouvernement provisoire.

Aujourd'hui, le Peuple sait à quoi s'en tenir sur les menées orléanistes et légitimistes, il ne veut plus de rois, il ne veut plus de sang, il ne veut plus de révolutions, il veut la République, parce que la République, c'est la paix.

Le *Moniteur du Soir* pleure sur les victimes du suffrage universel. Il s'allie surtout, cet organe officiel du gouvernement, sur la chute de M. de Lamartine, sur le quasi-échec de MM. Dupin et Bugeaud.

Il se lamente sur l'ingratitude du pays pour les services rendus !

Le journal du gouvernement ose regretter Lamartine ! Ils oublient donc, les hommes du pouvoir, que le tribun poète était condamné par le pays depuis le jour où il osa proclamer la sainteté des traités de 1815, depuis la publication de ce honteux manifeste où l'ex-représentant de Saône-et-Loire osa le premier, sous la République, prêcher la politique de l'abaissement continu, celle de Louis-Philippe : la non-intervention ! Si la France avait maintenu Lamartine sur la liste de ses représentants, elle se serait donné un démenti à elle-même, elle aurait absous dans l'orateur orléano-légitimiste la politique qui lui a fait proscrire la Restauration et Louis-Philippe.

Pour ce qui est du maréchal Bugeaud et de M. Dupin, ce qui nous étonne, nous, c'est que, après Février, il se soit trouvé un département français assez oublieux de la dignité nationale pour envoyer à l'Assemblée législative de pareils hommes.

Quant aux autres grands citoyens dont le *Moniteur* regrette la déroute électorale, nous n'en voyons que quelques-uns dignes des noms que nous venons de citer ; et ces noms sont ceux d'hommes qui ont trahi toutes leurs promesses, oublié tous leurs engagements.

Nous sommes heureux et fiers pour la France qu'elle ait trouvé en elle-même, au moment de la justice électorale, assez de force pour prononcer l'arrêt de tous ces hauts criminels.

Nous sommes étonnés qu'un journal semi-officiel ait assez peu de pudeur nationale pour blâmer, au nom du gouvernement, la juste condamnation prononcée par le pays.

DERNIÈRES NOUVELLES.

MOUVEMENTS DE L'ARMÉE RUSSE. — Les journaux de Vienne ne publient aucune nouvelle officielle sur l'entrée des troupes russes, ni en Galicie, ni en Autriche, ni en Hongrie. Et pourtant c'est un fait qui est attesté par tous les journaux allemands, même ceux de Vienne, et par toutes les correspondances qui arrivent des divers points de la monarchie autrichienne. Des populations entières se pressent sur les chemins de fer de Prusse pour les voir passer. Malgré cette évidence, le gouvernement autrichien, comme s'il était honteux d'appeler à son secours un auxiliaire si dangereux, s'efforce de rendre mystérieuse la marche, la direction, la force de cette expédition. A en croire la *Gazette d'Augsbourg* et les correspondances de Breslau et de Vienne, publiées par les journaux prussiens, un corps considérable de Russes aurait déjà dépassé Vienne sans s'y arrêter et se trouverait près de Presbourg. Un autre corps russe occuperait déjà Tyrnau. Maintenant que les deux armées se trouvent concentrées, nous recevons probablement la nouvelle officielle de l'entrée des troupes russes en Hongrie en même temps que les bulletins sur les combats que l'armée autrichienne jointe au corps auxiliaire russe ne tardera pas à livrer à l'armée hongroise.

On a fait courir le bruit depuis hier, dans Paris, qu'une insurrection aurait éclaté à Lyon et à Strasbourg.

Nous pouvons affirmer que la tranquillité n'a pas cessé de régner dans ces deux villes.
(*Moniteur du soir.*)

Les Napolitains ont abandonné les Etats romains, prêts à recommencer les hostilités. La victoire de Garibaldi sur les Napolitains révoquée en doute par

plusieurs journaux réactionnaires, et démentie par le *Journal des Débats*, annoncée par nous, il y a deux jours, est entièrement confirmée aujourd'hui.

Par arrêté du 19 mai, le général de brigade Perrot est nommé, par intérim, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine.

Le général Changarnier conserve le commandement en chef des troupes de toutes armes stationnées dans la première division militaire.

Correspondance particulière de la TRIBUNE DES PEUPLES.

Civita-Vecchia, 13 mai.

Le bruit se confirme de la défaite, à Palestrina, de 7,000 Napolitains par Garibaldi. Les nouvelles de Rome sont excellentes ; l'enthousiasme y est immense, et à chaque heure le nombre de ses défenseurs augmente, grâce à l'arrivée des gardes nationales des provinces. On évalue à plus de 60,000 les hommes armés postés dans Rome. Le Peuple est armé de piques ; toutes les rues sont barricadées et toutes les portes fortifiées selon les règles de l'art militaire. Tout ce qui obstruait la vue autour de Rome a été abattu ou démolé, arbres, fermes ou palais ; mais ce qu'il y a de plus étrange au milieu des préparatifs militaires et du mouvement extraordinaire qui agite la ville éternelle, c'est que non seulement l'ordre ne cesse pas d'y régner, mais que la confiance s'y ranime, au point que les bons du trésor qui perdaient 42 0/0, ne perdent plus que 20 ! Hier les Français étaient à cinq milles de Rome. On ne sait pas s'ils attaqueront de nouveau la ville ; ce qui est certain, c'est qu'en cas de nouvelle attaque, ils seront repoussés comme la première fois. MM. Pescantini et Rusconi, envoyés à Paris par le triumvirat, n'ont pu s'embarquer ici. On leur avait d'abord accordé le passage sur une frégate à vapeur française ; mais on a fini par le leur refuser, aussi ils sont partis par la voie de terre. Bologne, la glorieuse Bologne, tenait encore le 11 ! Le gouvernement semble décidé à concentrer toutes ses forces à Rome.

P. S. Un vapeur arrivant à l'instant même de Gaëte apporte la nouvelle que Pie IX, malgré tous les efforts des cardinaux et de la camarilla, renonce au pouvoir temporel, et demande de nouveau la cessation des hostilités contre Rome.

Florence, 13 mai.

Notre condition ne fait qu'empirer sous le joug d'une faction anarchiste, qu'on appelle le parti de l'ordre. Cette misérable faction ne cache pas ses tendances autrichiennes. Jusqu'à présent j'avais cru que nous n'avions que deux partis : les républicains et les constitutionnalistes ; mais aujourd'hui, en présence des faits, je dois avouer qu'il y en a un troisième, le parti de l'ennemi. Maintenant que ces hommes odieux sont appuyés par les nullités, il faut entendre les discours qu'ils n'ont pas honte de prononcer tout haut.

Ils parcourent les campagnes et les villes, ils rassemblent les paysans et la lie de la population pour leur prêcher qu'une pluie d'or tombera des mains des Autrichiens, que le pillage des maisons des libéraux est non seulement autorisé, mais encore méritoire, et avec eux ils se jettent sur tout ce qui est soupçonné de démocratie. Nous sommes ici comme on était en 1814 en France et nous y sommes par l'intervention de cette puissance.

Des émissaires autrichiens vont partout avec mission de tromper le Peuple, et la faction qui gouverne laisse faire ; bien plus, elle donne la chasse aux démocrates par toute la Toscane. Dans ces dernières nuits le nombre des arrestations s'est élevé à un chiffre énorme, on ne sait plus où jeter les détenus politiques. C'est une véritable débacle politique. Il suffit qu'un espion ou un individu quelcon-

FEUILLETON DE LA TRIBUNE DES PEUPLES

DU 21 MAI 1849.

LES APPARENCES.

Toute fumée annonce un feu, et tout signe suppose un sens.

Cette vérité est si généralement admise, que, pour indiquer une chose qui n'a pas de sens, on dit : c'est une chose insignifiante ; l'absence du signe accuse le défaut de réalité ; et c'est logique.

Car en cette vie terrestre l'âme ne se produit pas sans le corps ;

Or, par âme, nous n'entendons pas désigner exclusivement l'âme humaine.

Nous appliquons ce terme à l'essence de tous les êtres animés, et même de ceux que l'on appelle inanimés et qui pourtant ne laissent pas de d'exister (à leur mode, il est vrai) ; en un mot, nous désignons par là l'essence de tout ce qui forme le mobilier et l'immobilier du globe ; depuis l'âme des puissances génies qui relie l'homme à Dieu jusqu'à celle des êtres pauvrement doués, qui servent de transitions entre l'homme et l'animal. Nous appliquons ce terme à tout ce qui fait mouvoir la bête, depuis le lion jusqu'au mollusque ; à tout ce qui fait circuler la sève dans la plante, à partir de la sensitive (qui paraît être le lien entre la plante et l'animal) jusqu'à la mousse ; et enfin nous l'étendons à cette force de cohésion qui enserme les molécules du minéral.

Cette grande âme universelle, qui pénètre la matière et la fait vibrer, étant un composé harmonique d'essences diverses subit des incarnations diverses comme les essences qui la constituent ; chaque essence se pétrit une enveloppe en rapport avec la nature. L'essence divine de l'homme revêt l'image du créateur ; l'homme lui-même est un créateur en sous-ordre ; son visage annonce son origine et manifeste sa mission :

..... Numen

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

A voir le lion ou le tigre, on est tout à fait fixé sur leurs instincts ; la forme du mouton fait parfaitement connaître la nature toute pacifique de cet animal, et les oreilles mobiles et fuyantes du lièvre n'ont pas besoin de commentaires ; des gens exercés pourraient, de même, à la physionomie d'un insecte, d'écrire immédiatement ses mœurs ; mais l'homme n'est, jusqu'à ce jour, qu'en des rapports très-superficiels et très-restricts avec les êtres de la création ; il ne connaît (si tant est qu'il les connaisse), qu'un très-petit nombre de ses subordonnés.

Les végétaux ont aussi leur physionomie particulière ; la robusticité du chêne est assez ostensible à son extérieur. Les plantes vénéneuses sont, d'autre part, très-visiblement caractérisées ; leur odeur nauséabonde et leurs couleurs meurtries avertissent salutairement en repoussant le regard et l'odorat ; ainsi la ciguë est couverte de tâches noirâtres, il en est de même des serpents venimeux.

Les couleurs, en effet, ont des significations très-nettes ; ainsi que le fait remarquer, très-justement, Bernardin de Saint-Pierre, les oppositions brusques de tons contrastés caractérisent les êtres dont il est prudent de se méfier, quel que soit le genre auquel ils appartiennent.

Les bandes transversales et noirâtres qui se détachent sur la robe jaune-clair du tigre dénotent des penchants fort peu sociables.

Que l'on ne confonde pas les contrastes avec les contrastes ; les contrastes déterminent une harmonie particulière ; les contrastes produisent l'effet opposé.

Tout ce qui tranche violemment est d'annonce sinistre. Ainsi, l'éclair subit qui sillonne les ténèbres du nuage, est l'ayant-cœur de la tempête.

On a si bien senti cela que l'on a feint le diable noir, par contraire au teint blanc ; les nègres de leur côté se le figurent incarné par contraire à leur couleur.

Le deuil s'exprime chez nous par la juxtaposition de ces deux teintes opposées ; et les prêtres, pour symboliser leur renoncement à toutes les joies du monde, ont adopté, dans leurs vêtements, le noir qui est l'absence de toute couleur.

A toutes les époques solennelles et joyeuses de leur vie, les femmes revêtent le blanc qui est la réunion de toutes les couleurs et le symbole de l'unité comme pour exprimer ou leur communion avec Dieu, ou l'accord harmonieux de toutes les joies qui pénètrent leur âme.
Au théâtre, le personnage chargé du rôle de traître ou de

tyran a bien soin de se composer un costume analogue à l'emploi qu'il tient, de façon à ne laisser aucun doute sur son naturel malaisant ; ainsi, l'actrice qui remplissait dernièrement à l'Odéon le rôle de lady Macbeth, avait mis une robe de couleur vert-de-gris, semblable à une peau de vipère.

Indépendamment des autres indices, des sourcils noirs très épais, avec des cheveux et une barbe touffue du même noir intense, tranchant sur la pâleur cadavéreuse d'un visage, témoignent d'un caractère très-pernicieux, et peuvent à bon droit tenir toutes les méfiances en éveil ; nous en avons fait l'expérience à nos dépens.

Ici l'on pourrait nous présenter une objection. On pourrait nous dire qu'avec ce système, un homme très laid devrait nécessairement être possesseur d'une âme en rapport avec son visage... La réponse est facile : il est, en effet, un genre de laid qui correspond parfaitement à l'état moral de l'individu, que cette laidure soit native ou qu'elle soit le résultat d'habitudes vicieuses.

Il est une sorte de laid qui résulte au contraire de la nature exquise de l'individu ; plus cette nature est riche et délicate, plus elle éprouve de compressions dans ce milieu provisoirement défectueux où se meut l'humanité ; les desirs refoulés, les nobles aspirations baillonnées amènent dans l'économie physique d'un homme des perturbations assez graves pour que le contre-coup atteigne le visage ; mais ces deux genres de laideurs sont bien différenciés, et les connaisseurs ne s'y trompent pas.

Ce que nous disons de l'homme, nous pouvons le dire de toute la nature ; tout fait de l'ordre moral s'incarne dans un fait physique.

Certaines maladies contagieuses ou épidémiques, telles que la peste, le choléra, ne sont que la traduction matérielle d'un désordre moral ou social ; car, ainsi que nous l'avons déjà avancé, il n'y a pas d'âme sans corps ; il n'est pas de chose abstraite qui n'ait une correspondance concrète ou si l'on aime mieux, qui ne soit représentée visiblement et tangiblement par un emblème.

En effet, outre la signification qui leur est particulière, tous les objets qui entourent l'homme sont les images de ce qui est en lui ; l'homme résume l'univers ; les affections, les sentiments et toute la série des faits moraux qui en dérivent se trouvent formulés dans le grand livre de la nature.

Nous n'avons pas besoin d'insister longuement sur le

langage des fleurs si en usage autrefois en Orient ; nous insisterons d'autant moins là-dessus, que les significations attribuées aux fleurs soit en Orient, soit en Europe, sont presque toujours fausses et purement arbitraires ; ce ne sont pas d'ailleurs les fleurs seulement qui ont des analogies ; tous les régnes de la nature fournissent leur contingent ;

Le médecin du prince d'Anhalt, Oswaldus Crolius, a consacré un livre à ces analogies ; c'est son traité des *Signatures*. Il ne nous a pas semblé très-concluant. Fourier a donné pour quelques plantes seulement des analogies ; il prétend en avoir découvert la loi ; nous n'oserions prendre sur nous d'affirmer qu'il est ou qu'il n'est pas dans le vrai. Il nous a paru, fort souvent, avoir raison. Au reste que cette loi soit à découvrir, ou non, elle n'en existe pas moins.

Les Chinois étaient probablement partis de cette donnée lorsqu'ils inventèrent leur écriture ; on sait que, dans le principe, leurs caractères n'étaient que les images grossières et rudimentaires des choses ; ainsi, la figure de deux mamelles servait à désigner la femme, deux ou trois lignes superposées horizontalement et ondulées signifiaient l'eau ; plus tard, il est vrai, ces caractères se modifièrent au point de ne plus laisser pressentir la figure primitive ; si nous étions sinologue, nous serions curieux de rechercher comment ils s'y prenaient pour représenter les choses abstraites, les êtres de raison, tels que vertu, bonté, courage, jalousie, patience, etc. Toutefois, nous avons entendu dire qu'actuellement, pour exprimer l'adverbe *très-bien*, ils forment un caractère avec les signes combinés de l'homme et de la femme.

Retournons à notre sujet : toutes les apparences de la nature sont des significations de la réalité, les lignes aussi bien que les couleurs, que les sons, que les saveurs, que les odeurs. Ce sont, par l'intermédiaire de nos sens, les moniteurs de l'intelligence.

Il serait même absurde qu'il en fût autrement et que les dehors annonçassent ce qui ne serait pas au dedans. La nature est trop logique pour avoir de pareilles distractions ; lorsqu'on veut désigner une chose rationnelle ne dit-on pas : c'est naturel ?

Et pourtant l'on prétend que les apparences sont trompeuses ; non, les apparences ne sont jamais trompeuses, c'est nous, leurs interprètes, qui sommes inhabiles, et qui, pour justifier nos erreurs, en rejetons la faute sur le texte ; c'est comme si un traducteur ignorant s'excusait en disant

vous dénonce comme libéral pour qu'une meute de gendarmes soit à l'instant même lancée sur vous.

Aujourd'hui, enfin, j'ai eu des nouvelles bien détaillées de Livourne. Les voici :

La défense des Livournais a été admirable. Le combat a duré deux longs jours. Un feu de mitrailles très bien dirigé a causé beaucoup de pertes aux Autrichiens. Les maisons autour de la ville sont remplies de blessés et encore ne suffisent-elles pas, car on en a dirigé sur Pise plusieurs charriots. Le fameux Guerra, capitaine du duc de Modène, y a perdu la vie. Les Autrichiens étaient au nombre de 15,000 avec 50 pièces de canon, commandés par d'Aspre, le duc de Modène et le prince Albert, fils de l'ex-vice-roi de Milan.

Les pertes des Livournais ont été également sensibles, mais beaucoup moins que celles des impériaux. Enfin lorsque toute la défense fut impossible, un tiers de la ville se réfugia à bord des vaisseaux étrangers qui étaient sur la rade. Les ennemis entrèrent dans la ville le 11 à 10 heures du matin, au milieu d'une terrible agitation. Tout le monde s'attendait au pillage; mais au lieu de cela ils se livrèrent à des actes de barbarie. On a tiré à mitraille dans une église où s'étaient réfugiés des femmes, des enfants et des vieillards. Ce trait de boucherie rappelle la prise de Constantinople par les Turcs. Beaucoup des prisonniers faits avant et après la prise de la ville ont déjà été fusillés d'une façon inouïe; on les a traînés attachés par des cordes sur la place publique comme des bêtes fauves. Aujourd'hui on doit fusiller le restant de ces malheureux, et les bâtiments de guerre de la France sont là spectateurs inutiles et indifférents devant toutes ces scènes du moyen-âge. Je vous assure que la France va perdre toute influence en Europe, puisque les rois n'en veulent pas et que les Peuples sont contrainds de la maudire.

La défense de Livourne est encore une page glorieuse pour l'histoire de l'Italie et un démenti de plus à M. Bugeaud, qui a dit que les Italiens chantent et ne se battent pas. Les nouvelles que je reçois de Rome sont excellentes. Garibaldi poursuit les Napolitains de tous côtés; mais la nouvelle la plus intéressante est celle que je reçois de Bologne. Cette ville héroïque, privée de troupes, de canons, et avec très peu d'armes et de munitions, repousse avec fureur depuis trois jours les attaques d'un corps d'armée autrichien, bien pourvu de canons et qui revient à chaque instant à la charge.

Hier, on a su qu'après un combat très-acharné on avait conclu un armistice de vingt-cinq heures; mais à l'instant je viens d'apprendre, par la voie du courrier qui devait passer par Bologne, que la ville était complètement assiégée par les Autrichiens, et qu'un nouveau combat désespéré s'était engagé. Les habitants étaient toujours maîtres de la Montagnola, et avec quatre pièces de canon seulement ils faisaient un feu d'enfer (sic). Il ajoute que plusieurs positions déjà occupées par les ennemis avaient été emportées par le Peuple à la baïonnette. De tous côtés dans la campagne on entendait le tocsin, et des bandes de paysans armés de fourches inquiétaient les Autrichiens et manœuvraient pour entrer dans la ville. Enfin, si la ville tombe, ces sera sous une grêle de bombes et de fusées, et il n'y restera qu'un monceau de ruines. Voilà l'ordre que nos modérés ont attiré sur notre malheureuse patrie....

Mais toute la Romagne est en feu, et j'espère qu'elle donnera encore une leçon au nouveau gendarme de la sainte-alliance.

Marseille, 17 mai.

Hier, par l'arrivée de l'Orénoque, frégate à vapeur de l'Etat, le bruit s'est répandu ici qu'une seconde attaque avait été ordonnée par Oudinot contre la ville républicaine et qu'il avait échoué encore une fois. On dit aussi que les braves soldats français comprennent de mieux en mieux le rôle indigne qu'on leur fait jouer et qu'ils ne dissimulent plus leurs sympathies.

Ici on embarque toujours des troupes pour Civita-Vecchia, et un escadron de cavalerie est arrivé hier pour s'embarquer. Comment finira-t-elle, cette comédie? Nous le verrons bientôt par la nouvelle Assemblée. Si elle ne voyait pas plus clair que la précédente, vous pourriez bien avoir, un jour peu éloigné, les Cosaques sur la place du Carrousel.

Un nouvel exploit de l'Autriche.

L'ordre règne à Livourne comme à Brescia, c'est-à-dire au milieu du sang et des cadavres! Le 11 mai, vers midi, près de 15,000 Autrichiens se précipitaient par toutes les portes dans la malheureuse ville, après trente-six heures de lutte acharnée. Mais avant de raconter la misérable issue de la révolution livournaise, il me semble nécessaire d'en exposer brièvement les causes principales.

Dès que la contre-révolution eut été opérée à Florence, les hommes dans les mains desquels se trou-

vait le gouvernement à Livourne, formèrent le projet d'y restaurer l'autorité du grand-duc, soit que l'esprit de réaction eût pénétré jusqu'à eux, soit par la conviction qu'ils avaient que, la révolution continuant à Livourne, les Autrichiens n'auraient pas manqué d'envahir la Toscane.

M. Louis Fabbri, maire de la ville, après avoir lu au Peuple, assemblé en très-grand nombre sur la place d'armes, les premières proclamations publiées par la commission exécutive installée à Florence, ne craignit pas d'avancer qu'il ne voyait d'autre alternative que la restauration du grand-duc ou l'invasion de l'Autriche; mais les Livournais, n'ignorant pas que la contre-révolution de Florence avait été l'œuvre de la force aveugle et brutale des hommes de la campagne, excités et soudoyés par quelques meneurs, loin de se ranger à l'avis de M. Fabbri, créèrent un gouvernement provisoire. Quelques jours après, M. Fabbri disparaissait de la ville. Ce n'était pas là une grande perte pour Livourne; mais, malheureusement, les hommes les plus considérables et les plus énergiques du parti républicain s'éloignèrent aussi, ou se tinrent à l'écart, en laissant ainsi le champ libre aux médiocrités ou à des ambitieux de bas étage.

Il est à regretter surtout que l'on n'ait pas suivi le plan proposé par quelques patriotes dès les premiers jours de la contre-révolution de Florence, celui de réunir toutes les forces disponibles, de marcher sur Pise, d'y rallier la colonne Balzani, puis celle de Petracchi et Enarducci s'avancant de Pistoie sur Florence, et d'écraser partout la réaction, qui n'avait quelque force que dans les campagnes. Ce projet, dont l'exécution eût été très facile dans les premiers moments d'effervescence populaire, manqua par la faiblesse ou le désaccord des chefs, et, dès lors, la révolution, resserrée entre les murs de Livourne, ne pouvait pas manquer de marcher à sa ruine. Puis des changements de personnel presque journaliers subis par la commission gouvernementale, et le défaut d'hommes pratiques, ont eu pour résultats que ses actes se réduisaient à de vaines proclamations ou à des avis que personne ne suivait.

Cependant le Peuple de Livourne repoussait obstinément toute transaction avec la commission exécutive, et celle-ci avait beau concentrer à Pise, dans le but de l'effrayer, presque toutes les troupes disponibles, les Livournais ne cédaient pas plus aux menaces qu'ils n'avaient cédé aux séductions et aux cajoleries du parti réactionnaire. Il faut même ajouter que l'ardeur du Peuple était telle, que le tocsin ayant été sonné sur la fausse nouvelle de l'approche des troupes grand-ducales, près de six mille individus se précipitèrent en armes vers les portes de la ville. Du reste, la conduite de la commission exécutive établie à Florence n'était pas faite pour engager les Livournais à se ranger sous le drapeau grand-ducal, car elle ne se contentait pas de restaurer l'ancien gouvernement, mais elle remettait sur pied tout ce qui l'avait rendu impopulaire, et tandis qu'elle rappelait le personnel de la vieille police, elle persécutait l'élite des patriotes, en attendant que M. Serristori, commissaire extraordinaire de Léopold II, ajoutât à tant de maux le fléau de l'invasion étrangère.

Le parti de la réaction, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de Livourne par la force, eut recours à la ruse, et comme le meilleur moyen pour affaiblir les patriotes était de semer parmi eux la défiance et la haine, il commença par répandre les plus infâmes calomnies contre les chefs, qu'il accusait, soit de malversations, dont ils n'avaient pas même conçu la pensée, ou de couardise au moment du péril. Ainsi, à l'heure où l'union seule pouvait sauver la cause publique, la division et le soupçon se mettaient dans les rangs des patriotes et le découragement commençait à gagner les esprits. Ce fut sur ces entrefaites que le général d'Aspre pénétra en Toscane, où les hommes de la réaction avaient si bien manœuvré, que pas un coup de fusil ne fut tiré contre l'envahisseur étranger, ce qui lui permit d'arriver à son aise jusque sous les murs de Livourne. La population de cette ville, je l'ai déjà dit, était divisée et, en partie, découragée. De plus, l'émigration en masse commençait, et ceux qui restaient se voyaient abandonnés à leurs seules forces; car, entièrement bloqués du côté de la terre, ils l'étaient aussi du côté du port, où les navires fran-

çais, anglais et sardes empêchaient l'arrivée de tout secours du dehors.

C'est ainsi que la légion lombarde, accourue à la défense de Livourne, avait été éloignée par le vapeur la *Magellan*, sur un ordre du consul de la République française! Malgré tous ces motifs de découragement, la partie du peuple décidée à se défendre à tout prix restait ferme à son poste, et se réjouissait presque d'être enfin sur le point de combattre, non des soldats italiens, mais l'ennemi abhorré de l'Italie! Le 9 mai, vers midi, la lutte s'engagea d'une manière terrible à toutes les portes de la ville; mais au moment même où ce peuple généreux, abandonné à son instinct patriotique, faisait un effort suprême et héroïque contre l'étranger, des misérables, agents secrets de la réaction, allaient d'un point à l'autre de la ville, semant de faux bruits parmi les combattants, rapportant, par exemple, que telle porte avait été forcée, et que, partout, toute résistance était devenue inutile.

Alors une panique subite s'empara des esprits et les rangs des défenseurs de la ville s'éclaircissaient de plus en plus. Quelques officiers français qui le premier jour s'étaient mis à la tête du peuple et avaient pendant quelques heures dirigé d'abord la construction, puis le feu des barricades, disparurent tout à coup, rappelés, assure-t-on, par le consul français qui les força à s'embarquer. Enfin, après un combat des plus acharnés et quelques heures de bombardement, l'ennemi pénétra de tous côtés dans la ville et l'occupa bientôt tout entière. Alors des scènes d'une barbarie sauvage auxquelles, du reste, la malheureuse Italie n'est que trop habituée depuis quelque temps eurent lieu d'un bout à l'autre de la ville. Tout homme pris les armes à la main, que dis-je? tout homme ayant sur lui quelque lambeau d'accoutrement militaire était mis à mort sur le champ. Plus de trente individus furent assassinés ainsi dans les premiers moments de l'invasion autrichienne.

En même temps des maisons et des boutiques étaient pillées de fond en comble et le drapeau français (en récompense peut-être des services rendus par le consul de la République à la cause de la contre-révolution) était foulé aux pieds par les Croates. Enfin au lieu du drapeau tricolore italien c'était le drapeau blanc et rouge de Léopold, marié à la bannière impériale, que l'on faisait flotter sur les murs de Livourne, probablement dans le but d'annoncer à l'Europe que la Toscane ne doit plus être qu'un humble fief de l'Autriche.

J. RICCIARDI.

TRIBUNE DES PEUPLES.

FRANCE

ACTES OFFICIELS.

Le *Moniteur* contient aujourd'hui dans sa partie officielle :

1° Un arrêté du président de la République qui contient diverses réductions sur les traitements des professeurs des Facultés de droit et de médecine;

2° Un arrêté dont le teneur suit :

Par arrêté de ce jour, 19 mai, le général de brigade Perrot est nommé, par intérim, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine.

Le général Changarnier conserve le commandement en chef des troupes de toutes armes stationnées dans la 1^{re} division militaire.

Le *Dix Décembre* de ce matin publie un premier courrier de province, dont la violence est au-dessus de tout ce que l'imagination la plus effrénée oserait concevoir. Jamais l'appel à la guerre civile n'a été si hautement proclamé, jamais on n'a poussé avec plus d'impudence les citoyens les uns contre les autres, jamais la haine ne s'est aussi ouvertement étalée dans les colonnes d'un journal; on reconnaît à cette plume trempée dans le fiel celle qui naguère demandait la suppression immédiate des socialistes. *Si le sang doit couler*, est-il dit dans cet article, *il vaut mieux que ce soit tout de suite.*

Pourquoi ne pas dire en même temps qu'avec les socialistes ce n'est plus ni une affaire de discussion, ni même une affaire de combat, mais bien une affaire de mitraille et de Saint-Barthélemy, ce serait plus net et plus franc. Au moins l'on saurait ce à quoi l'on doit s'attendre avec les journaux qui se prétendent les représentants de l'ordre et de la modération.

Sur 109,200 votants élus dans le département de

Saône-et-Loire, le citoyen Lamartine, can idat placé à la tête des listes opposées à la Montagne, n'a réuni que 38,972 suffrages, tandis que le moindre chiffre des candidats de la liste démocratique est de 72,190. Sont élus : les citoyens Ledru-Rollin, représentant; Menard, représentant; A Bruys, représentant; Victor Heitzman, ouvrier; François Landolphe, ex-consul; Charles Boisset, ex-procureur de la République; Frédéric Gindriez, ex-commissaire de la République; Auguste Rolland, professeur; Guillaume Rougeot, vigneron; Paul Racouchot, propriétaire-cultivateur; Antoine Bard, notaire; Ferdinand Janot, caissier.

La responsabilité en matière de délit de presse a été appliquée dernièrement à l'association des typographes de la rue de Seine, 32. Ils ont été frappés d'une amende de 1,400 fr. Une souscription est ouverte pour couvrir cette amende; une liste est déposée dans les bureaux de la *Tribune des Peuples*.

Le *Moniteur du soir*, journal officiel du gouvernement, contient une réclame en faveur de l'Orléanisme, sous le titre de *Testament du duc d'Orléans*.

Elections générales. Résultats définitifs.

AIN.

MM. Francisque Bouvet, Bochart, Edgard Quinet, Rosselli-Mottet (de Belley), Baulin (Alphonse), Bouvet (Aristide), Gastier, médecin, Maisiat.

ALPES (HAUTES-)

MM. Faure, Chais, Allier.

ARDÈCHE.

MM. Laurent (de l'Ardèche), Combrée, Gleizal, Chabert, Vasseur, Bonaparte (Pierre), Vacheresse, Champanhut.

CHER.

MM. Félix Pyat, Bouzique, Michel, Louriou, Vauthier, Viguier.

CREUSE.

MM. Guizard, Moreau, Jules Leroux, Nadaud (Martin), Délavade, Fayolle.

ITALIE.

Savoie, 16 mai. — Un nouvel organe du parti français vient de paraître en Savoie. — Le *Paysan*, journal démocratique d'Albert-Ville, a principalement pour mission de démontrer que la Savoie est en tout point française. C'est la voie dans laquelle il marchera, à ce qu'il assure, d'un pas ferme et résolu, foulant aux pieds toutes les petites considérations et même la peur, si le pouvoir, déviant de la Constitution, cherchait à lui en donner le sentiment. Le *Paysan* s'adresse surtout aux habitants des campagnes dont les intérêts sont essentiellement français.

Piémont. — TURIN, 16 mai. — La cour de cassation est convoquée pour vendredi prochain, pour décider sur le pourvoi du général Romarino.

Lombardie. — MILAN. — Nous n'avons ici, en tout, que 5,000 hommes de troupes. Il y en a 2,800 à Plaisance; mais les forts dans le voisinage du Pô sont abandonnés.

Toscane. — LIVOURNE. — L'escadre sardaise est arrivée dans ce port sans avoir à bord des troupes de débarquement. Elle a atteint parfaitement le but de sa mission en faisant respecter et en protégeant les sujets sardes. Les trois bateaux à vapeur ont été continuellement occupés à remorquer les bâtiments du commerce pour les mener en rade, et ont donné asile à plus de 1,800 personnes. Les employés du capitaine de port et ceux de la salubrité se sont réfugiés à bord de la goëlette *l'Estafette*, et c'est de là qu'ils ont fait leur service.

Vénétie. — Dans l'un de nos numéros précédents, nous avons annoncé que le 4 mai les Autrichiens avaient attaqué le fort Malghera, et avaient été repoussés en esuyant de grandes pertes. Par le courrier d'aujourd'hui, nous recevons les journaux du 7 qui apportent des détails que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs.

Vénise, 6 mai. — Depuis plusieurs jours les Autrichiens poussaient leurs travaux avec activité autour de Malghera, non sans éprouver de grandes pertes à cause du feu continu que le fort dirigeait sur eux.

Le général Paolucci, épuisé par les fatigues et gravement malade, avait été remplacé par le colonel Ullio. Avant-hier à une heure après-midi l'ennemi démasqua tout à coup plusieurs batteries, et ouvrit un feu très-vif. Il y avait en ligne cinq batteries liées entre elles par des batteries de fusées à la congève, de sorte que entre les canons, les fusées et les mortiers toute la ligne eût en feu.

Notre brave garnison reçut cette attaque aux cris de : Vive l'Italie! et en un instant tout fut disposé pour riposter dignement aux Autrichiens.

Quelques instants après le général Pepe entrant dans le fort, et toute la troupe saluait de vifs applaudissements le vieux capitaine, heureux et fier de se signaler et de venger ses yeux l'honneur des armes italiennes.

Le feu dura pendant sept heures et s'affaiblit du côté de l'ennemi, peu à peu et à mesure que ses canons étaient démontés.

Que les livres sont trompeurs. Or, le grand livre de la nature est d'intelligence difficile, à peine savons-nous y épeler; la science des analogies est encore dans les limbes; tout est à trouver ou du moins à retrouver, car nous sommes bien tentés de croire que les Égyptiens qui, sous tous les rapports sont si proches parents des Chinois, ont possédé à fond cette science des significations naturelles; aussi certains savants nous paraissent être dans une grave erreur, qui ne veulent attribuer aux caractères hiéroglyphiques qu'une valeur purement phonétique.

Hélas! pourtant, qui résoudra la question?... Depuis des milliers d'ans, les Pharaons reposent dans l'étreinte des bandelettes sacrées, et nous ne savons rien de cette antique, de cette étrange civilisation qui s'est enfouie sous les sables, nous léguant par une terrible et muette ironie ses immenses sépultures et son sphinx...!

ANGE PECHMEJA.

Quelques réflexions sur une brochure de M. THÉODORE MURET.

Depuis que nous avons vu commencer la série des contre-poisons; il en est un dont la presse départementale s'est occupée prodigieusement.

C'est la brochure que M. Théodore Muret intitule modestement : *Simplex paroles ou la Vérité aux ouvriers, aux paysans et aux soldats*. Les journaux qui servent de canal ordinaire aux élucubrations sotteraines que les honnêtes amis de l'ordre n'osent exposer que par ricochet aux regards du public parisien, le *Courrier de la Gironde*, l'*Indépendant de la Moselle*, la *Vérité des Ardennes* remplissent chaque jour leurs colonnes d'arguments empruntés à ce précieux petit arsenal.

Nous allons faire apprécier à nos lecteurs l'esprit de conciliation qui règne dans les pages modérées du fameux porte-étendard des soldats de l'ordre et des défenseurs stépiendiés de la société. On jugera si l'argent des souscripteurs pouvait être employé d'une manière plus profitable au salut du pays.

En lisant M. Théodore Muret, une chose nous a frappés d'abord : c'est la petitesse d'idées qui fait le fond de tous ses arguments; on dirait qu'il s'imagine que pour remuer quel-

que chose dans le cœur des ouvriers, des soldats et des paysans, il faut nécessairement se s'adresser qu'aux passions mesquines, ne faire parler que les intérêts matériels. Il se traîne à plaisir sur les petits détails de la vie domestique. Le boire et le manger sont ses plus puissants ressorts. Ce n'est pas au cœur, c'est à l'estomac qu'il parle, exemples :

« Vive la République démocratique et sociale, n'a pas, dans le fait, d'autre sens que : *Vive la République des fainéants de bon appétit.* »

Plus loin, en parlant de la commission du Luxembourg : « Ils y faisaient grande chère; ils arrosaient des perdreaux truffés avec les vins des meilleurs crus. »

Ailleurs il nous montre les présidents des banquets qui, « peu contents du gruycere démocratique, bon pour le commun des martyrs, s'en vont se rincer la bouche et faire un fin dîner. »

Ici ce sont les « apôtres de la montagne qui mangent et boivent bien. »

Nous pourrions multiplier les citations, mais on voit suffisamment qu'il y a là une vulgarité d'idées qui n'est surpassée que par la trivialité de l'expression. Nous n'y reviendrons plus. C'est là le caractère dominant de l'ouvrage, c'est pour cela que nous en avons parlé d'abord.

Mais un vice plus sérieux à nos yeux, en ce qu'il dénote de mauvais instincts d'animosité, c'est l'acharnement avec lequel le prétendu conciliateur dénature, exagère, calomnie pour jeter de l'odieux et de l'infamie sur ceux qui n'ont pas le bonheur de partager ses opinions. N'allez pas croire que M. Théodore Muret cherche à discuter le socialisme, à réfuter ses arguments; ce n'est pas au système, ce n'est pas aux idées, c'est aux hommes qu'il en veut; il pousse à la haine contre les socialistes. Incapable de sortir, même pour un instant, du cercle où s'agitent les petits intérêts qu'il a en vue, il ne peut pas supposer aux républicains d'autre espoir que le lutin, d'autre but que le pillage : « Ce sont, dit-il, des bandits qui voudraient voler et piller. »

Quant à la définition du socialisme, la voici :

« Tu es laborieux, tu travailles; je ne fais rien et ne veux rien faire. »

L'ouvrage est parsemé d'axiomes de ce genre :

« Si les socialistes triomphaient, ils frapperaient partout sans distinction; ils seraient les égorgés, les assassins du peuple. »

« Soyez parfaitement certains que les rouges sont des gens qui prennent et ne rendent pas. »

Inutile de dire qu'avec une pareille manière d'envisager les choses, le pacifique auteur partage les idées de suppression de M. Granier de Cassagnac, et que pour lui « les Bédouins du socialisme doivent trouver réponse à la pointe d'une fourche ou au bout d'un canon de fusil. »

La même intention d'excitation haineuse domine depuis le commencement jusqu'à la fin. S'adresse-t-il aux ouvriers ?

« Ce sont les rouges qui ont fait la misère, ce sont eux qui versent du vinaigre dans les plaies du malheureux. Ce sont ceux que des pilliers d'estaminet, des condamnés pour tapage, coups et blessures, voire même pour des délits plus honteux, des voleurs, des réclusionnaires libérés, des forçats. »

Quant aux banquets, « ce ne sont pas seulement des arseaux de mensonges, ce sont des spéculations faites aux dépens de l'ouvrier. »

S'adresse-t-il aux paysans ? Les rouges les ont déclarés bornés, stupides, incapables de comprendre et d'exercer leurs droits de citoyens, ils les ont comparés aux bœufs qu'ils éleveront. »

M. Théodore Muret serait fort embarrassé de dire qui a fait cette comparaison. N'importe, les rouges ont tout mis en œuvre pour empêcher ces *batons de paysans, ces gueux de paysans* d'exercer leurs droits électoraux.

Enfin quand il arrive au soldat dont il veut faire les grands destructeurs des socialistes, il y a recrudescence de fiel et d'amertume. Il revient avec une odieuse persistance sur les souvenirs brûlants de Février, et voudrait faire croire aux soldats qu'ils se sont déshonorés en refusant de verser le sang de leurs frères. Il s'acharne sur les affreux malheurs de juin. « Les socialistes, dit-il, ce sont ceux qui nous ont humiliés, outragés, proscrits, ceux qui font pleuvrir sur vous les pierres éternelles, qui vous ont fusillés, canardés, comme du gibier derrière leurs barrières. »

Notre armée, il faut l'empoyer à réprimer les éternels ennemis de l'ordre et du repos public. »

Nous passons sous silence les cris ou plutôt les hurlements de M. Théodore Muret contre les associations, le droit au travail, les clubs, les banquets, en un mot, contre tout ce qui peut éclairer, perfectionner les masses et améliorer le sort des classes malheureuses; nous ne parlerons pas de ses étranges arguments en faveur du milliard de l'indemnité. Un mot seulement sur sa façon de juger la

Révolution de 93, et sur son habileté à tailler les faits à la mesure de ses idées. C'est à coup sûr la partie la plus ingénieuse et la plus admirable de cette œuvre remarquable à tant d'égards.

L'impartial historien commence naturellement par insister avec complaisance sur « la hideuse guillotine fonctionnant sans relâche; » sur les « bandes de chiens venant lécher les maies rouges de sang humain, les prisons regorgeant de victimes, les octogénaires traités au supplice, les femmes, les enfants noyés, » et autres tableaux de circonstance mille et mille fois exploités.

Cependant comme tout cet appareil de sang, de chaînes et d'échafauds commence à devenir trop vieux pour produire un effet satisfaisant, même avec tous les embellissements que peut y ajouter une imagination féconde, le spirituel écrivain a cherché, avec sa bonne foi ordinaire, une ficelle un peu plus neuve. Il a fini par déterrer un bouquin ignoré, le *Dictionnaire des condamnés à mort pendant la révolution*, livre mensonger fabriqué par l'apostat Prudhomme, et qui enfile de plus des trois quarts le nombre des victimes de la révolution. Aussitôt M. Théodore Muret, recueillant les chiffres avec affectation, a consigné parmi les résultats de la République : « 5,400 femmes mortes » de frayeur ou par suite de couches prématurées; 15,000 femmes tuées dans la Vendée, etc. » D'où il se hâte de conclure que : « Les nobles et les prêtres n'ont pas été les seuls victimes de la terreur. »

En présence de cette tactique honteuse, qui consiste à remuer la lie et la fange, pour y trouver de quoi salir la brillante image de nos gloires, en présence de cette partialité calomnieuse, qui sacrifie l'honneur français à l'esprit de parti; nous nous sentons saisis de plus de dégoût encore que d'indignation.

Et quand nous songeons que cette misérable brochure, où le ridicule le dispute à l'infamie, est le prélude et pour ainsi dire le ballon d'essai de la propagande modérée, nous n'avons plus pour de tels adversaires qu'un sourire de pitié.

Organes de cette féodalité financière qui rêve dans son égoïsme sanguinaire l'extermination d'une moitié du peuple français, vous qui surexcitez la passion par les amers souvenirs du passé, par vos utiles et injustes récriminations, quand vous viendrez nous dire que vous ne cherchez pas à exalter une fraction de la société aux dépens des autres, à semer la jalousie et la haine parmi les fils d'une même mère, nous pourrons vous répondre en face que vous en avez menti!

pour y attendre, ce qu'on daigne bien leur accorder.

La lutte continue, et son caractère est sur tous les points le même. C'est à qui prévendra d'abord l'effrayante ou d'Abraham, de l'absolutisme de la société qui se meurt, Dieu de haine et de ténèbres, ou de l'émancipation de la société qui naît, Dieu de lumière et d'amour. On dirait qu'au signal donné, tous les Peuples de l'Europe vont se ranger sous les deux drapeaux ennemis pour engager une lutte à la vie et à la mort. Toutes ces émeutes et toutes ces révolutions en Italie, en Allemagne, en Hongrie, paraissent n'être qu'autant d'escarmouches entre les avant-postes de deux grandes armées.

Partout ailleurs, comme à Paris, les masses se soulèvent au cri de LA RÉFORME! C'est la question vitale pour tous, le vœu général de tous, sans en excepter même les Peuples qui n'ont pris aucune part active dans le mouvement révolutionnaire. Ce besoin impérieux d'un meilleur et nouvel ordre de choses auquel doivent faire place des institutions surannées qui ne suffisent plus, se fait surtout sentir parmi les populations slaves. Si la Bohême ne veut pas se ranger du côté des Hongrois, si la Pologne ne le peut pas comme elle le voudrait, si la Russie paraît calme et indifférente, si les Slaves danubiens ne s'insurgent que partiellement, ce ne sont pas les difficultés locales qui les empêchent.

A la première nouvelle de la Révolution de février, tout était prêt dans ces pays pour marcher avec la France. Mais le mouvement moral de la France, c'est-à-dire le progrès promis par les défenseurs de la Réforme, s'y était arrêté.

Excepté le suffrage universel et les formes gouvernementales d'une République, on n'a rien réformé en France, dominée à l'heure qu'il est par les Orléanistes. Les Slaves et le reste de l'Europe attendent que la France, fidèle à sa mission de les conduire au progrès, fasse son devoir. La Révolution morale de février s'est déjà accomplie en esprit chez tous ces Peuples slaves. Grâce à leurs souffrances séculaires et à leurs institutions communales qu'ils ont su conserver intactes à travers tant de vicissitudes, ils sont plus mûrs et plus aptes à accepter les réformes exigées par la nouvelle société, qu'aucune nation au monde. Un seul trait de plume suffirait pour organiser la propriété, le travail et les autres exigences de l'époque qui, ailleurs, coûteraient des flots de sang. Nous pourrions citer maintes preuves venant à l'appui de cette assertion. Une seule nous suffira. C'est l'extrait d'un journal en vogue chez le Peuple le moins civilisé, et l'un des moins nombreux parmi les Slaves, chez les Croates. Les auteurs de l'article, écrit en langue croate, est M. Tkaltchéwitz, et le rédacteur en chef du journal (1) est M. Louis Gay, ami d'enfance du ban Jellachich, et celui qui a le plus contribué à son élévation. L'article en question n'est pas un fait isolé, c'est une expression de sentiments communs, et depuis fort longtemps en cours chez les Slaves en général. Ils ne voient dans le mouvement révolutionnaire de février qu'une nouvelle explosion du christianisme. Ils croient avec nous qu'il s'agit d'une grande réforme religieuse en Europe, ou, en d'autres termes, de l'application des vérités évangéliques à tous les besoins de la vie domestique et politique de l'homme. Aussitôt après avoir trouvé l'homme capable de les conduire, ils ne reculeront devant aucun sacrifice pour assurer le triomphe de la plus sainte des œuvres, convaincus qu'ils sont qu'elle n'est qu'une suite naturelle de leur passé historique. Mais laissons parler M. Tkaltchéwitz lui-même. Après avoir esquissé l'histoire de chaque peuple faisant partie de la nation slave, il résume ses observations ainsi :

Les Peuples slaves ont d'un caractère doux et dévot jusqu'à la superstition. Dans leurs croyances traditionnelles, l'idée de l'unité de Dieu et l'idée de la charité chrétienne préexistèrent longtemps avant l'introduction du christianisme. Ils étaient en outre loyaux et humains dans leurs transactions politiques avec l'étranger, toutes les fois qu'on les laissait agir de leur propre chef, en dehors de l'influence étrangère. L'histoire de chacun de ces Peuples offre maint exemple d'un dévouement chevaleresque semblable à celui de Jean Sobieski qui, sachant combien la chute de l'Autriche profiterait à la Pologne, n'hésita point à aller arracher Vienne d'entre les mains de l'ennemi du monde chrétien. Notre politique à nous tous, Slaves, est marquée au coin de cette probité à toute épreuve, source éternelle de nos revers et de notre esclavage.

Ceux qui, pour prouver le contraire, citaient les procédés de la diplomatie du cabinet de Saint-Petersbourg, auraient oublié que le système normanno-mongolien des tsars n'a rien de slave dans ses principes ni dans ses moyens.

Les historiens allemands, ces ennemis les plus acharnés des Slaves, s'accordent tous à nous rendre cette justice, qu'on chercherait vain dans nos fastes quelque exemple de déloyauté politique émané de tout un Peuple slave. Le célèbre Herder loue notre longanimité séculaire, tout en déplorant les griefs et les injustices dont ses compatriotes se sont rendus coupables envers les nôtres.

Cette diplomatie honnête, que nos détracteurs appellent naïve ou enfantine, nous a fait souffrir trop. Dieu l'a voulu : tout en éprouvant les Slaves à travers les siècles, il les a inspirés de son esprit qui leur donne la force et la patience nécessaires pour endurer l'injustice et attendre avec calme et régulation leur jour d'action. De toutes les nations chrétiennes, les Slaves tchèques furent les premiers à annoncer aux Peuples opprimés l'ère de la fraternité universelle, ainsi que l'heureuse nouvelle de la naissance du Christ fut annoncée aux Juifs par les pères de Bethléem.

Les Slaves polonais, ces intrépides champions de la liberté, n'ont jamais cessé de défendre victorieusement leur indépendance et leur nationalité. Leur histoire n'était qu'une marche progressive des institutions républicaines dont ils dotaient leur noblesse malheureusement au détriment de la classe agricole qu'ils opprimaient comme le font aujourd'hui les seigneurs slaves de la Bosnie. Cette tâche flétrissante allait être effacée par l'octroi de la constitution du 5 mai 1795, mais les trois puissants ennemis qui observaient déjà depuis longtemps ces velléités libérales de la Pologne se ruèrent dessus comme autant de vautours affamés sur leur proie. Les Slaves russes, jadis peuples de villes républicaines puissantes, lutèrent longtemps contre l'astucieuse politique que leurs princes avaient apprise à l'école normande et tartare. Elle prévalut. A l'heure qu'il est, les Russes, serviteurs humbles et soumis à la volonté du tsar, attendent silencieusement l'heure de la délivrance. Courage, frères, elle ne tardera pas à sonner pour nous tous ! Les Slaves illyriens, depuis des temps immémoriaux, n'ont pas eu d'autre but d'existence que celui de défendre leur nationalité et leur indépendance contre un essaim d'ennemis allemands, magyars et musulmans.

Ainsi la totalité de la nation slave a travaillé partout à l'œuvre qui lui a été assignée par Dieu : elle a défendu la civilisation chrétienne contre les empiétements du paganisme et de la barbarie. Il est glorieux de se compter au nombre de pareils ouvriers ; mais aujourd'hui Dieu nous demande plus que cela. Notre défense de la civilisation a déjà fructifié, elle appartient au passé. Nous sommes appelés à un nouvel effort, à résumer tous les sacrifices de notre

passé laborieux dans un seul fait positif. La Providence a ses projets sur chaque nation et sur chaque individu. Ce serait blasphémer que de prétendre que Dieu, le créateur, a oublié les Slaves après les avoir miraculeusement aidés à sauver leur nationalité, après tant de naufrages dans le monde politique et moral. Oui, une nation de quatre vingt millions d'hommes ne peut pas disparaître de la surface de la terre sans y avoir laissé quelques traces bien marquées terminant de son séjour utile à l'humanité. Autrement il n'y aurait pas de Providence, il n'y aurait pas de justice divine. L'Europe entière voit et reconnaît cette vérité, tous les auteurs slaves le proclament.

Quel est donc ce fait positif à l'accomplissement duquel les Slaves de nos jours sont appelés ? Observez, et vous verrez de prime abord que les Slaves sont doués de l'esprit chrétien à un degré plus élevé qu'aucun des Peuples connus. Réfléchissez, et vous viendrez tout naturellement à la conviction qu'ils ont le mieux mérité de l'humanité, en réalisant chez eux l'idée de probité politique, et qu'ils lui sont restés fidèles, bien qu'accablés de tant de souffrances et de tant de siècles d'esclavage. Ce qu'ils ont à faire aujourd'hui, c'est d'introniser en Europe cette politique basée sur l'amour du juste, et d'en rendre l'usage obligatoire pour tous les gouvernements à venir. Telle est la mission des Slaves modernes, et ils doivent sacrifier tout pour l'accomplir.

Or le but de la politique slave étant : à chaque nation ses droits et sa nationalité, le Slave travaillera à être libre et aidera les autres à le devenir. Il demeurera juste et compatissant, quant même tous les Peuples de l'univers lui obéiraient et s'humilieraient devant lui. Il sacrifiera volontiers au bien-être de ses semblables, et n'oubliera jamais ces paroles de l'Evangile : « Va-t'en parmi vous un père qui donne une pierre à son fils lorsque celui-ci lui demande du pain ? » Le Slave respectera pieusement l'égalité des droits politiques entre les nations. Il haïra de toute son énergie la domination ainsi que son satellite, l'esclavage, et il s'opposera à quiconque oserait vouloir dominer directement ou indirectement sur les autres. Un de nos proverbes a consacré le respect de l'égalité de droits des hommes. Quiconque ne le reconnaît pas n'est pas né de parents slaves, ou bien il a contaminé son âme au contact de quelques sources impures qui ne sont pas les nôtres.

Mais comment parviendrons-nous à l'accomplissement de notre tâche, divisés que nous sommes encore par la dissension qui nous a précipités tant de fois déjà dans un abîme de perdition ? A cela nous répondrons : La dissension, c'est-à-dire la diversité d'opinions, est inévitable partout où il y a un gouvernement constitutionnel. Les députés de la dernière diète de Francfort viennent à l'appui de cette assertion : jamais, dans aucune assemblée de Slaves, on n'a remarqué aussi peu d'accord.

Les dissensions qui divisaient anciennement les Peuples slaves les uns des autres commencent à disparaître peu à peu. Nous oublions bientôt nos griefs et nos torts mutuels, pour nous aimer comme autant de frères de mêmes père et mère. Ce que nous ne pouvons pas encore faire par nous-mêmes, c'est le choix des moyens de parvenir à l'achèvement de notre œuvre glorieuse. Les espérances et les avis sont partagés là-dessus. Les étrangers disent qu'avant tout, nous devrions nous instruire et acquérir les connaissances des Peuples policés. Nous leur répondons : Les sciences sont stériles d'effet moral. Elles développent l'intelligence, embellissent la tête, mais laissent un vide dans le cœur. Les Polonais s'attendent à la venue d'un saviour, qui, issu du sein de leur Peuple, doit délivrer tous les Slaves, et apprendre au monde l'application du christianisme aux besoins de la vie privée et politique de l'homme. Il n'y a rien d'étonnant qu'une pareille idée soit née au milieu d'un Peuple au tempérament vif et sanguin, comme celui des enfants de la Pologne. Nous ne leur contestons pas ce privilège non plus. Le fait est que, de tous les Slaves, les Polonais a le plus de feu et de courage. Ils sauront, comme ils l'ont su tant de fois, bravement mourir pour le triomphe de leur idée ; mais ils ne réussissent pas avant que de cesser d'être ce que la plupart d'entre eux ont toujours été : de fiers aristocrates. Il faut qu'ils se lavent de cette souillure-là. Quant à nos autres, Croates, je pense que nous menerons à une bonne fin l'œuvre en question, par l'organe d'un grand homme (*Vitki mou*), qui viendra se mettre à la tête du bas-peuple (*prostoi pouk*), et qui commencera par instruire et éclairer ce dernier sur ses devoirs réels. Il nous délivrera tous et accomplira la mission des Slaves. Toutefois, il faut bien se garder de civiliser le Peuple, en lui donnant pour instructeurs les philosophes allemands ; Dieu nous en garde ! Si l'on veut être compris par un peuple slave, il faut s'adresser à son cœur plutôt qu'à son intelligence. Il faut avant tout encourager le développement des facultés de sa belle âme, toujours ouverte aux sympathies chrétiennes. Quel pays et quel peuple donnera naissance à ce grand homme ? Nous l'ignorons.

Notre grand homme peut apparaître là où l'on s'attend le moins à voir ce phénomène. Qui aurait pu dire, avant l'heure donnée, que la Croatie produirait un homme digne de conduire un Peuple pareil à notre ban Jellachich ? Éclairons notre bas-Peuple, et nous vivrons encore assez longtemps pour aider notre grand homme à introduire la pratique de l'Evangile dans le paganisme actuel de la diplomatie européenne.

Nous n'avons rien à ajouter à ces belles paroles du publiciste croate ; nous nous abstenons seulement de considérer le ban Jellachich comme l'homme sauveur des libertés de ses compatriotes, avant qu'il ne justifie leurs espérances aux yeux de l'Europe. Nous n'ignorons point les raisons qui l'empêchaient antérieurement de s'unir à Kossuth ; mais les choses ont depuis singulièrement changé en Hongrie. La marche triomphante de Jellachich à travers la Hongrie jusque sous les murs de Vienne, et les dernières victoires des Hongrois, conduits par des généraux polonais, sont deux faits de la plus haute importance. Ils prouvent d'une manière irrécusable que les Slaves et les Magyars ne peuvent reconquérir leur indépendance et la conserver longtemps qu'en s'alliant franchement pour combattre leur ennemi commun. C'est dans une pareille alliance, acceptée franchement et une fois pour toutes, que le ban Jellachich peut s'assurer les plus nobles titres à la reconnaissance des Slaves et de l'humanité, titres bien dignes de lui que ne le sont ceux de généralissime des troupes du banat et de grand-maître des cérémonies de la cour impériale de Vienne. A.-L.-C. II.

NOUVELLES DIVERSES.

On lit dans la partie non-officielle du *Moniteur* : L'Assemblée nationale a discuté aujourd'hui le projet de loi tendant à suspendre pendant trois mois, dans le département de la Seine, les dispositions de l'art. 67 de la loi du 22 mai 1851 sur la garde nationale. L'Assemblée, adoptant les conclusions du rapport, a prononcé le rejet du projet de loi, à la majorité de 295 voix sur 503 votants.

Par suite de l'incompatibilité résultant des dispositions de l'art. 45 de la loi du 3 mars 1849, M. Maigne, maître des requêtes au conseil d'Etat, chef du cabinet de M. le garde des sceaux, ministre de la justice, vient de se démettre de ces dernières fonctions.

Il est remplacé par M. Sallantin, substitut du procureur de la République près le tribunal de première instance de Rambouillet.

Le *Moniteur* contient en outre un arrêté du président de la République, qui contient diverses nominations dans le corps d'infanterie de marine.

D'officieux amis de la rue de Poitiers prétendent ce matin, dans les couloirs de l'Assemblée nationale, que le citoyen Boichot, élu représentant de la ville de Paris, s'écroule par les générosités du général Changarnier, refusant son mandat, et partait rejoindre son régiment avec le grade

de sous-lieutenant. Afin qu'il n'y ait plus de doute sur les intentions de l'flu de la démocratie parisienne, nous annonçons que le représentant du peuple Boichot est venu aujourd'hui dans la salle de l'Assemblée nationale pour y marquer sa place et celle de son confrère le citoyen Rattier ; tous deux siègent à la Montagne. (*Id.*)

M. Dupont (de l'Eure) n'est pas réélu dans l'Eure. Son département s'est déshonoré en repoussant cet illustre vétéran de la démocratie, et en lui préférant des coryphées de la réaction, dont le chef s'appelle Vatimesnil. (*Id.*)

On écrit de Saint-Bonnet-le-Château à l'*Avenir*, journal de Saint-Etienne, du 17 mai :

« Des désordres graves ont eu lieu à Saint-Maurice, commune de notre canton. Des émissaires de Saint-Etienne se sont livrés à des voies de fait envers le maire. Le scrutin a été fermé le dimanche, la salle envahie par les perturbateurs, les bulletins arrachés des mains des électeurs. Les auteurs de ces troubles sont connus ; procès-verbal a été rédigé et envoyé au procureur de la République. »

Le lundi les électeurs ont pu voter, mais en petit nombre.

On nous raconte les plus graves irrégularités électorales dans le département d'Ille-et-Vilaine, nous attendons la protestation qui se signe actuellement pour donner de plus amples détails à ce sujet.

Dans le département de l'Aube, des protestations se couvrent partout d'innombrables signatures pour signaler la dépêche de Léon Faucher, la publicité et les commentaires qui l'ont accompagnée, « comme entachant de nullité les élections de ce département à l'Assemblée législative. » En conséquence, les électeurs demandent : 1^o L'annulation des élections dans le département de l'Aube ; 2^o la mise en accusation de l'ex-ministre Faucher. (*Le Peuple.*)

Par arrêté du 19 mai, le général de brigade Perrot est nommé, par intérim, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine.

Le général Changarnier conserve le commandement en chef des troupes de toutes armes stationnées dans la 1^{re} division militaire.

On lit dans le *Peuple* d'aujourd'hui : « Nous avons signalé déjà plusieurs fois l'ignoble tactique de certains journaux qui nous dénoncent aux fureurs du parquet, en annonçant comme chose faite de prétendues poursuites exercées contre nous. »

La *Patrie* et les autres aboyeurs ministériels recommencent aujourd'hui ce jeu déloyal à propos de notre article d'avant hier : *Napoléon et les Paysans*. Ils déclarent que nous avons été cités pour cet article à comparaître directement devant la cour d'assises. Le fait est faux, et nous attendons encore à cette heure la naissance de M. Baroche.

Que dire des journaux qui font un pareil métier, ou du procureur général qui, pour préparer le terrain à ses accusations vexatoires, livre, vingt-quatre heures à l'avance, au bureau de l'esprit public le secret de ses intentions paternelles ?

La *Patrie* présente sous un jour tout-à-fait faux les faits qui se sont passés mardi au théâtre Choiseul, à la première représentation de *Jérôme Paturot*. Nous assistions à cette représentation, et nous pouvons affirmer que les deux tiers au moins des spectateurs ont hautement manifesté leur improbation ; non pas par parti pris de tapage, mais par une légitime indignation contre l'injustice et la grossièreté des plaisanteries dont la pièce est remplie ; nous nous étonnons même qu'on ait eu la patience de la tolérer jusqu'à la fin.

On lit aujourd'hui dans le *Démocrate pacifique* : « Il est à présumer que les lecteurs les plus assidus des journaux qui ne mentent jamais, commencent à croire que le fameux banquet des sous-officiers socialistes pourrait bien avoir eu lieu. Nous sommes en mesure de faire cesser sur ce point toute incertitude. L'élection de notre ami Rattier nous permet de dire sans danger pour ce vieil apôtre du socialisme qu'il a été l'un des organisateurs du banquet. On se rappelle les démentis énergiques prodigués à cette occasion par le *Moniteur*, le *Constitutionnel*, la *Patrie*, l'*Assemblée nationale*, etc. Leurs lecteurs peuvent apprécier le degré de confiance que méritent les affirmations les plus catégoriques des organes du grand parti de l'honneur. »

VARIÉTÉS.

Le projet suivant d'organisation de la société nouvelle, ayant pour résultat d'anéantir le prolétariat, le paupérisme et les révolutions, sans nuire à qui que ce soit, et en étant utile à tous, vient d'être présenté à la commission des délégués ayant siégé au Luxembourg, et pris, après lecture, en grande considération. Ce projet doit servir de base à une association dont le but est déterminé par son titre : *Association universelle des Amis de l'humanité, du droit dominant la force, de la paix, du bien-être général, pour l'abolition du prolétariat et des révolutions.*

Les travailleurs, loin de tendre vers l'anarchie, ainsi qu'on les en accuse si injustement, s'occupent continuellement du salut de la société toute entière. Voici le projet tel qu'il a été présenté par le citoyen Collins.

Frères !

Déjà connu de plusieurs d'entre vous, de ceux que publiquement vous avez investis de votre confiance, j'ai désiré être connu de vous tous.

Connaitre un homme, ce n'est point savoir s'il est grand ou petit, tortu ou bossu ; ce n'est point l'avoir vu par les yeux du corps, c'est le voir par les lumières de l'intelligence, c'est apprécier sa valeur morale.

Cette valeur s'apprécie par les actions et par les paroles. Mes actions : c'est à eux qui ont votre confiance de vous en parler. Je n'en dirai qu'un mot : ma vie toute entière a été de dévouement. C'est à vous de vérifier si ce que je vous dis est la vérité.

Quant à mes paroles, elles n'auront aucun rapport avec moi. Toutes, elles se rapportent à vous. Je me trompe, elles se rapportent aussi à moi, car je ne suis qu'un avec vous.

Et que faut-il pour que mes paroles se rapportent à nous, dans ce que tous nous avons de plus cher ?

Quelles se rapportent à l'existence de l'ordre ; d'un ordre non plus par la force, mais par la raison ; ordre qui jamais encore n'a existé, ni pu, ni dû exister ; ordre qui est devenu nécessaire, et que désormais il faut découvrir, démontrer et accepter, sous peine de mort sociale.

Et pourquoi l'ancien ordre social ne peut-il plus servir de base à l'existence d'un ordre non éphémère ?

Parce qu'il ne peut plus se faire accepter comme juste. L'injustice est donc ce qui empêche actuellement qu'un ordre non éphémère puisse exister au sein de la société.

Et sur quoi vont enfin retentir toutes les injustices commises au sein de la société ?

Sur la propriété. C'est donc de la justice, relativement à la propriété, que je vais vous entretenir.

La première condition de justice, relativement à la société nouvelle, c'est d'anéantir les injustices existant dans la société actuelle. La seconde condition, c'est de les anéantir sans être injuste envers personne, sans faire tort à qui que ce soit.

Tel est le problème social. Je vais le résoudre. Faites attention, mes frères, que je serai clair. Je ne dirai rien qui

ne soit à la portée de chacun. Ce que chacun ne peut comprendre, n'est jamais que du galimatias.

Il y a deux espèces de propriété. La première espèce est relative aux individus ; la seconde est relative à la société. Ce qui est possédé par chaque famille est possédé individuellement ; ce qui est possédé par la société est possédé socialement, collectivement.

La richesse sociale, la richesse collective peut être possédée par quelques-uns, ou par tous.

Quant la richesse sociale ou collective est possédée par quelques-uns seulement, il y a inégalité quant à la richesse sociale ou collective. Quant cette même richesse est possédée par tous également, il y a égalité sociale, toujours quant à cette richesse.

Plus la richesse collective est considérable quand elle appartient également à tous, plus chaque individu est riche. Moins la richesse collective est considérable, surtout quand cette richesse n'appartient qu'à quelques-uns, plus ceux qui sont en outre privés de propriétés individuelles sont pauvres.

Le problème social consiste donc principalement à augmenter la richesse collective au plus haut point possible ; et à faire en sorte que cette richesse appartienne également à tous et non à quelques-uns.

Mais la richesse collective, la richesse de tous, ne peut s'accroître que par l'activité des individus, et l'activité des individus ne peut être excitée que par la certitude pour chacun que le fruit de son travail sera sa propriété individuelle, à lui, à ses enfants ou à ceux à qui il jugera convenable de la transmettre après sa mort.

Le problème ainsi transformé consiste donc à porter la richesse collective au maximum possible, par le maximum possible de la richesse des individus ; ce qui confond l'intérêt général avec les intérêts individuels.

Le problème est-il réellement là ? M'avez-vous compris mes frères ? Ai-je été suffisamment clair dans l'exposition de la difficulté ? Je serai également clair dans la solution.

Quelle est la source, l'origine de toute société ? Le sol, comme patient ; l'homme ou le travail, comme agent.

Ici, mes frères, rappelez-vous : ce n'est de justice qu'il s'agit ; que la justice consiste à faire le bien de tous sans faire tort à personne, et surtout à réparer les injustices existantes sans léser aucun individu. Ne l'oubliez jamais. Toute prétention à réorganiser la société, tranchons le mot à réorganiser la propriété, en commettant une seule injustice, ne serait point changer la société actuelle, ce ne serait que la continuer.

La source passive de toute richesse, je le répète, c'est le sol.

Ici, mes frères, et afin d'être toujours parfaitement clair, j'ai besoin d'aller lentement. Il est nécessaire que tous nous arrivions ensemble au même but. Ceux qui pourraient aller vite auront la bonté de ralentir leur marche en faveur des plus faibles.

Le sol, je le répéterai mille fois, est la source passive de toute richesse, de toute propriété. Vous allez en conclure que le sol doit toujours appartenir à la propriété sociale, à la propriété collective.

Cette conclusion paraît logique ; cependant elle ne l'est pas ; je pourrais vous en donner beaucoup de raisons ; je me bornerai à un petit nombre.

Dans les commencements de société, et tant qu'il y a du sol à la disposition de chacun, l'absence de propriété foncière individuelle serait une injustice, vous le concevez.

L'aliénation du sol à des individus est en outre nécessaire alors, pour exciter au travail, pour développer les intelligences par la nécessité de vaincre les besoins, et pour développer de nouveaux besoins par les développements de l'intelligence. Voilà l'aliénation du sol à des individus déjà justifiée.

Mais il y a une autre raison qui, pendant une certaine époque, justifie l'aliénation du sol à des individus ; la voici :

L'aliénation du sol à des individus est la source nécessaire du paupérisme, du prolétariat, de l'exploitation de l'homme par l'homme, ou, si vous l'aimez mieux, d'un esclavage quelconque, fût-il même décoré du nom de liberté. Ce n'est pas le lieu de vous développer cette proposition, que je puis rendre claire comme deux et deux font quatre. Mais vous la comprenez déjà, en vous rappelant que le sol est la source passive de toute richesse, de toute propriété. Alors, répétez-vous, l'aliénation du sol à des individus a toujours été une injustice ; et voilà l'injustice qu'il faut détruire.

Allons doucement, mes frères, afin de toujours marcher avec la lumière, et d'éviter de tomber dans les précipices, soit du sophisme, soit de la logomachie, soit du galimatias.

Non, mes frères, l'aliénation du sol n'a pas toujours été une injustice. Je vais vous le démontrer.

Pendant toute l'époque d'ignorance sociale, la société ne peut exister que basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, sur l'exploitation des masses, sur un prolétariat quelconque, soit d'esclaves domestiques, soit d'esclaves politiques, sur le paupérisme enfin.

Voilà, direz-vous, une bien singulière proposition. Comment ! le monde, depuis son origine, n'a pu reposer que sur l'exploitation des masses, sur l'injustice absolue ? La proposition que la terre tourne autour du soleil, et non le soleil autour de la terre, était aussi une bien singulière proposition. Galilée a prouvé la sienne, je vais prouver la mienne.

COLLINS.

(La suite à demain.)

LE RÉDACTEUR-GÉRANT,
EUGÈNE CARPENTIER.

SPECTACLES DU 21 MAI 1849.

THÉÂTRE DE LA NATION. — Le Prophète.
THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Tartufe, le Nouveau de Leslie.
OPÉRA-COMIQUE. — La Marquise, le Torréador.
SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Les Bourgeois des Métiers, ou le Martyr de la patrie.
THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Les Puritains d'Ecosse.
VAUDEVILLE. — Les Prétendants, l'Âne à Baptiste.
VARIÉTÉS. — Paix du ménage, Jolin et Nanette, Enfants de troupe, Vendredi.
GYMNASÉ. — Un Duel chez Ninon, Gardée à vue, le Bouquet de violette.
THÉÂTRE MONTANSIÈRE. — La Grosse caisse ou les élections, un Cheveu pour deux Têtes, Cure Pomponne, la belle Cauchoise.
PORTE SAINT-MARTIN. — GAITÉ.
FOLIES-DRAMATIQUES. — Les Prodigalités de Bernerette, la Graine de Mousquetaires.
DÉLAISSÉS-COMIQUES. — Les Faubourgs de Paris.
THÉÂTRE-CHOISEUL. — Jérôme Paturot, l'Anguille de Melun, la Harbe impossible.
THÉÂTRE DU LUXEMBOURG. — Mariage d'amour, la Californie.
CIRQUE-NATIONAL. — Champs-Élysées. — Ouverture, à 8 heures Soirée équestre.
CASINO DES ARTS. — Boulevard Montmartre, 12. Tous les soirs à sept heures grand concert. Prix, 1 fr.
SPECTACLES-CONCERTS. — Tableaux vivants.
PANORAMA. Champs-Élysées. — Bataille d'Eylau.

Imprimerie de NAPOLÉON CHAIX et C^o.

(1) NOWISE DALMATSKO-HERVATSKO-SLAWOVISKE, publié à Agram ; n^o 13, du 14 avril 1849 ; l'article *Slavians i politika*.